N° 1

Une Histoire Banale.

« Un piano à queue de marque "Steinway" a été retrouvé hier matin, au tournant de la falaise Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la Lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs... » Oui, sous la lune, le piano semblait vouloir jouer, mais restait silencieux. Il ne pouvait faire davantage que d'être posé là, prêt à sombrer dans le fracas des vagues.
Grace marchait pensivement. Elle frissonnait, le vent la poussait vers le bord de la falaise. Le vide l'attirait. La nuit lentement précipitait la lune, fatiguée de se hisser. Celle-ci alla se blottir dans la nacelle qui la porterait en bas vers le crépuscule. La place était déserte, les villageois, les curieux, les touristes étaient redescendus, leur curiosité aiguisée. La question demeurait : Qui avait réussi à monter ce piano ?
Et voici, juste au moment où il semblait qu'il ne manquât plus qu'un souffle pour que tout fut parfait, la sérénité définitivement installée, apparut un personnage. Grace touchait les touches du piano, perplexe. Pourquoi était-il posé si près du bord, en équilibre instable ?
Ses souvenirs se bousculaient, éclataient avec le bruit incessant de la marée haute, elle se revoyait dire adieu au conservatoire. Elle avait rêvé, voulu être au sommet de la gloire, mais elle s'y était résignée… A l'échec de sa vie. Quand elle y pensait, elle était saisie par le vertige, de n'avoir jamais rien réussi. Elle savait pour l'avoir ressenti si souvent, être en crise. C'était surtout son incapacité ou impuissance à surmonter ce stress qui la plongeait dans une si triste mélancolie.

Juste à ses pieds, les vagues continuaient à courir et se fracassaient avec une vitesse aveugle contre la falaise. Un jour, elle le savait, elle n'aurait plus de prise.

Il avait surgi de nulle-part, le visage tendu en un étrange sourire. Tout-à-coup, il était-là, assis sur son siège pliant, tout près d'elle…
Il caressait les touches. Il semblait jeune, beau. Les rayons de lune l'effleuraient. Il avait toute la vie devant lui. Une longue route sans fin. Il joua et débuta par quelques notes, elles s'enlacèrent, en tissant un univers sonore poétique. Il vivait le signal de la baguette levée, cet instant magique qui le hissait au suprême sommet du désir… Le génie, l'artiste, l'acteur, se réalisait dans une sorte de mimésis musicale. Son parcours, sa voie tracée au milieu des applaudissements, des fleurs, de la lumière, des baisers, des belles femmes. Il se prenait pour un Dieu ! Cette intimité naissante la troublait. Ils étaient seuls, mais ne formaient qu'un ! Il attaquait maintenant la *Rhapsodie hongroise n°2* de Litz. Une jouissance sans fin les parcourait. Son visage était extatique. Il toucha le point ultime du plaisir, dans un orgasme solitaire. Il prenait l'aspect, le corps d'un orage en si bémol. Il se mêlait aux grondements perpétuels des vagues et dans leur vivacité imitaient un tumulte d'applaudissements.
Grace était comme tétanisée par cette beauté déchirante, irréaliste… Conquise, enveloppée par son charme étrange ; elle se demandait si l'auteur du rapt de ce piano n'était pas cet étrange inconnu.
Ses yeux tout empreints de douceur enfin, se posèrent dans les siens, ses longs doigts caressèrent le piano. Elle était syncopée au sommet de la vague. Son cœur exultait. Cet instant, enfin il le lui offrait, pour lui, c'était un autre lieu de bonheur. Un autre endroit original de succès. Pour elle, cet intervalle intime, privilégié, intemporel, l'habitait. Ces minutes délicieuses respiraient, pleuraient pour elle. *L'Adagio en G minore* pour ' *elle*' était une éternité. La sienne.
Il parcourait les notes révélant une jouissance esthétique : *La Sonate au Clair de Lune* de Beethoven.
Soudain, étonnée, elle le vit joindre les talons accompagné d'un claquement sec des bottes. Grace avec stupeur put voir ainsi sa nuque baissée, ses cheveux presque blancs, lorsqu'il s'inclina en un profond salut et prit congé.
Elle se retrouva seule, saisie par un vide immense, elle n'avait rien fait pour le retenir. Son regret était à la mesure de son désarroi. Une silhouette s'approchait vaguement familière. Elle venait à sa

rencontre. C'était son amoureux, triomphant, il lui souriait. Toute la matinée, il avait essayé de se rappeler avec exactitude ce qu'il avait ressenti. Le plus difficile était de savoir si elle l'aimait encore. Absorbé par cet amour, il suivait machinalement le sentier qui menait au piano.
Elle était installée sur le tabouret face à l'instrument. La lune l'éclairait. Immobile comme figée. Jonas ému de la voir. Il épiait son regard froid, l'éclat dur de ses yeux. Ce qui l'étonnait toujours était le reflet ivoire incroyablement mat de ses cheveux. Il voulait lui dire que c'était lui qui avait monté ce piano et jouer rien que pour elle, mais aucun mot ne parvenait à ses lèvres. Elle était indolore, sourde à un émoi éventuel.

- Ce pianiste était un virtuose
- Mais… Quel pianiste ?

Il prit un air grave, se mit à bégayer dans les aigus.
Il se rapprocha de Grace, ses bras protecteurs, voulant l'envelopper. Il roula la peau de son bras entre ses deux doigts. Sa bouche qu'il saisit comme une petite vague ne lui renvoya pas l'écho qu'il attendait : les lèvres de Grace étaient muettes, éteintes. Son désespoir fut tel qu'il s'abîma dans la tristesse amoureuse de la nuit. Elle se recula brusquement avec une mine de dégoût.

- Lâche-moi… Je ne te supporte plus !
- Mais moi je t'aime !
- Je ne t'aime plus, c'est tout et adieu... C'est comme ça qu'elle était. Elle disait ce qu'elle voulait quand elle voulait.

Effrayée par ses cris, elle s'éloigna. Il gesticulait, il disait enfin qu'il avait monté le piano, pour elle, pour que tous puisse l'écouter, l'admirer, que lui aussi était un virtuose, le musicien, le fou de la musique, que c'était lui ! Elle, l'amour de sa vie.
Il était devenu le diable, il trémulait et frénétiquement commença à jouer, debout. Les notes s'entrechoquaient, se bousculaient dans une lamentable interprétation de *La lettre à Elise*...
Cesse, je ne veux plus t'entendre, je suis délivrée de toi…Adieu !

- Ses mots, retentissaient à nouveau, comme ces bruits intérieurs de l'oreille, qu'on entend dès que la personne cesse de vous parler.
- Seigneur, ayez pitié !

Et ce clocher qui sonnait les douze coups et avec lui.

- Ces cloches que tu aimais tant. Souviens-toi, je t'en supplie. Ah ! Où est notre enfance ? Ton rire, Grace, dans les champs et dans les dunes ! Nous avions tout le bonheur de la terre. Ce soir, tu as arrêté l'horloge de ma jeunesse !

Il ne put retenir un sanglot et s'entendit pleurer. Les yeux pleins de larmes, le cœur battant il la vit s'élancer telle une gazelle et courir à pas menus. Elle voulait danser sa danse... Sa nostalgie, c'était le désir d'on ne sait quoi... Elle chantait. Sa voix était claire et montait haute, par-dessus l'horizon. Il la suivait, ne la perdant pas de vue. Il était obligé de reconnaitre que cet instant était unique, plein de poésie dans la magnificence de la nuit. Il était aussi obligé d'admettre la perfection dans la légèreté de ses gestes et ses cheveux flottants dans le vent. Ses yeux ne la quittaient pas. Au détour du parcours, elle prit un sentier non balisé, elle vagabondait dans un état second et trébucha. Soudain, pétrifié, il la vit plonger à pic de la falaise, dans la pénombre de la brume, son rire strident faisant écho contre les parois rocheuses…